

INTRODUCTION

Hadrien BRU

Université de Bourgogne Franche-Comté – ISTA EA 4011
hadrien.bru@univ-fcomte.fr

Guy LABARRE

Université de Bourgogne Franche-Comté – ISTA EA 4011
guy.labarre@univ-fcomte.fr

Georges TIROLOGOS

Université de Bourgogne Franche-Comté – ISTA EA 4011
georges.tirologos@univ-fcomte.fr

Pourquoi étudier les colonies romaines d'Orient ? Peut-être parce que ces cités particulières furent la quintessence de l'histoire des sociétés gréco-romaines, d'un point de vue culturel, institutionnel, spatial, économique et militaire. En effet, nous avons souvent affaire à des cités grecques, elles-mêmes anciennes fondations coloniales hellénistiques, qui reçurent sur leur territoire des contingents de soldats vétérans romains. Le phénomène notable est sans doute qu'il s'agit régulièrement au départ de soldats démobilisés des guerres civiles à la fin de l'époque républicaine romaine, c'est-à-dire au fondement même de l'Empire, entendu comme régime politique autoritaire promu par Octave Auguste. Sachant que les colonies romaines constituent un des axes majeurs d'étude de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité depuis de nombreuses années, il importe de souligner le regain d'intérêt dont les colonies romaines d'Orient font l'objet depuis les travaux menés par Barbara Levick autour de son ouvrage essentiel (*Roman Colonies of Southern Asia Minor*, Oxford, 1967), lequel proposait une mise au point très informée sur le chapelet des colonies augustéennes du Taurus ; plus récemment, Maurice Sartre (« Les colonies romaines dans le monde grec », dans E. Dąbrowa [éd.], *Roman Military Studies*, Electrum 5, 2001, p. 111-152) a proposé une très utile synthèse, « chrono-topographie » des fondations coloniales romaines d'Orient de Jules César aux Sévères, nous invitant ainsi à poursuivre les recherches dans ce domaine, à l'instar

des colloques consacrés au sujet il y a une dizaine d'années (G. Salmeri, A. Raggi, A. Baroni [éds], *Colonie Romane Nel Mondo Greco*, Roma, 2004) ou plus récemment (R. J. Sweetman [éd.], *Roman Colonies in the First Century of their Fondation*, Oxford, Oakville, Oxford books, 2011 ; S. Demougin, J. Scheid [éds], *Colons et colonies dans le monde romain*, Rome-Paris, 2012). Les recherches épigraphiques et archéologiques de terrain ont progressé depuis plusieurs décennies, aussi bien en Grèce, qu'en Asie Mineure ou au Proche-Orient, qu'il s'agisse d'Antioche de Pisidie, de Dion, de Philippes, de Patras ou de Bérytos, pour les plus fameuses d'entre elles. En vue de mieux connaître l'histoire des colonies romaines d'Orient, une approche territoriale de la vie des communautés est primordiale en raison de la nature sociopolitique de ces entités géopolitiquement imposées à une échelle régionale par un pouvoir central. Plusieurs perspectives peuvent en outre être proposées afin de questionner leur histoire.

La journée d'étude *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient* (Besançon, 3 octobre 2013) organisée par H. Bru, G. Labarre et G. Tirologos fut la première de trois rencontres scientifiques coordonnées, avec le colloque international *L'héritage grec des colonies romaines d'Orient. Interactions culturelles et linguistiques dans les provinces hellénophones de l'empire romain* (Strasbourg, 8-9 novembre 2013) organisé par C. Brélaz, puis le colloque international *Colonial geopolitics and local cultures in the Hellenistic and Roman East (IIIrd century B.C.-IIIrd century A.D.)* organisé à Édimbourg (25-28 juin 2014) par H. Bru et A. Dumitru dans le cadre de la 8^e *Celtic Conference in Classics*. Cette dernière manifestation scientifique a mis en corrélation sur la longue durée les échelles impériale, royale et locale en s'intéressant de près au sort des populations autochtones, qui subirent en général la loi des grandes puissances politiques, avec la violence que cela suppose. De fait, la colonisation reste un sujet d'actualité, par exemple lorsqu'on constate que l'État chinois installe des populations issues de l'ethnie Han dominante à l'Ouest de son territoire, dans la région du Xinjiang peuplée par les Ouïghours turcophones, ou encore au Tibet : il s'agit d'une pratique de colonisation de type impérial qui n'a rien à envier aux pratiques des Assyriens, des grands rois perses, des rois séleucides ou des empereurs romains. Les trois rencontres scientifiques évoquées invitent à poursuivre et à renouveler l'étude des colonies romaines d'Orient en s'interrogeant avec acuité sur les rapports variés qui s'établirent entre les territoires, les populations et leurs cultures.

Dans le cadre de la journée d'étude de Besançon qui s'est tenue à l'Université de Franche-Comté, pourquoi avoir associé « espaces et territoires » ? L'importance de l'étude des territoires est évidente, puisque le premier motif de la création d'une colonie

romaine est de distribuer de la terre aux vétérans. Jean-Yves Guillaumin nous montre les exigences théoriques des *gromatici* dans le contexte de l'organisation du territoire colonial. Mais leur application selon les lieux et les circonstances est loin d'être connue précisément partout. Des études récentes ont permis de faire progresser nos connaissances des territoires coloniaux. On pense notamment à celle d'Athanase Rizakis (« Les colonies romaines des côtes occidentales grecques. Populations et territoires », *DHA*, 22, 1996, p. 255-324), qui a montré dans le cas de Patras, que la colonie avait reçu, en plusieurs étapes, non seulement les terres de l'ancienne cité, mais aussi de plusieurs autres cités d'Achaïe occidentale (Tritaia, Rhypes, Pharai) et une partie de la côte septentrionale du golfe de Corinthe, certaines villes de Locride occidentale (Oiantheia, Naupacte), puis Dymè sous Tibère, et Pleuron en Étolie sous Néron. Sur ce territoire étendu au-delà de ce qu'avait connu la cité grecque, toutes les terres n'ont pas été distribuées aux colons. Des centuriations ont été relevées près de la ville de Patras, à l'Ouest de Dymè, mais la plus grande partie restait exploitée par les anciens habitants. En revanche, le territoire de Corinthe, qui était déjà important pour une cité grecque, semble ne pas avoir varié au moment de la fondation de la colonie (D. Engels, *Roman Corinth*, Chicago, 1990). Dans le cas des colonies pisidiennes, il n'y a pas eu d'absorption de cités voisines et de leurs territoires. On aurait donc deux modèles différents (ce qu'a bien mis en valeur M. Sartre dans son essai de synthèse en 2001, p. 132-134). S'appliquent-ils à l'ensemble des colonies romaines d'Orient ?

De plus, on aimerait savoir plus précisément comment ces territoires coloniaux se sont constitués : terres prises aux citoyens grecs devenus *incolae* ? Terre royale saisie ? Terre appartenant à des sanctuaires ? Dans le cas d'Antioche de Pisidie, Hadrien Bru fait le point sur cette question délicate, alors que Guy Labarre replace dans un contexte géopolitique régional les colonies pisidiennes. Y a-t-il eu des déplacements de population ? Des redistributions de terres en utilisant d'anciennes terres publiques ou en favorisant le défrichement de nouvelles terres ? Il nous semble que beaucoup reste à faire, d'autant que les sources manquent ou sont souvent difficiles à interpréter (voir le cas de Philippes abordé par Georges Tirologos et Cédric Brélaz, ou de Dion par Julien Demaille à propos des limites et de la cadastration). Quant au mot « espaces », il permet d'élargir la recherche à d'autres horizons. C'est un truisme que de dire que ville et territoire sont indissociables dans l'Antiquité. La création d'une colonie a été, parfois, une refondation, comme à Antioche de Pisidie. Elle s'est traduite par un réaménagement de l'espace urbain, particulièrement de ses espaces centraux et symboliques. Le temple qui fut construit au centre de la cité, entouré de son portique semi-circulaire s'appuyant sur

la colline, s'ouvrait sur l'*Augusta platea* puis la *Tiberia platea*. Il fut sans doute consacré à Auguste ou au culte impérial. L'espace religieux doit donc lui aussi faire l'objet d'une observation attentive. Ces espaces n'ont pas été définis une fois pour toutes. D'autres espaces se sont dessinés sur des critères sociaux, ethniques ou culturels, question traitée lors du colloque organisé par Cédric Brélat à Strasbourg les 8 et 9 novembre 2013 sur l'héritage culturel des colonies romaines d'Orient. Au-delà du territoire de la colonie, s'ouvrent aussi d'autres espaces. Ceux des réseaux que tissaient les élites et les familles des vétérans romains entre elles. En traitant des gentilices romains en Asie Mineure, Olli Salomies nous propose des hypothèses dans cette perspective.

Les relations des colonies avec le centre (Rome), les capitales de province, les chefs-lieux de *conventus*, le réseau des cités grecques qui les entouraient, et les populations non grecques lorsqu'on se trouve dans le monde oriental, offrent un autre champ de recherche. Il nous semble que les historiens sur cette question pourraient s'inspirer des raisonnements et des méthodes en vigueur en géopolitique puisque celle-ci a pour but d'analyser toute rivalité de pouvoirs sur un territoire¹. Comme l'écrit le géographe Yves Lacoste, « le territoire est essentiel en géopolitique, mais il ne s'agit pas d'un territoire en tant que tel, avec ses étendues, ses formes de relief et ses ressources, mais aussi des hommes et des femmes qui y vivent et des pouvoirs qu'ils acceptent et ceux qu'ils combattent, en raison de l'histoire qu'ils se racontent à tort ou à raison, de leurs craintes et des représentations qu'ils se font d'un passé plus ou moins lointain et de l'avenir plus ou moins proche »². Il importe donc d'une part de rechercher les contours des différents ensembles spatiaux de ce monde colonial, qu'ils relèvent de la géographie physique ou humaine, ou des représentations imaginées fortement mobilisatrices, d'autre part de relever leurs intersections, leurs articulations, leurs enchevêtrements et de les classer selon un raisonnement multiscalaire (ou diatopique).

¹ Y. Lacoste, *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, 1998, p. 1-35 et « La géographie, la géopolitique et le raisonnement géographique », *Hérodote*, 146-147, 2012/2013, p. 14-44 qui montre que le terme géopolitique n'a pas été créé par Friedrich Ratzel, même si le géographe allemand fut le premier à développer une réflexion théorique sur les liens entre le sol et l'État en publiant en 1897 sa *Politische Geographie*, mais par le Suédois Rudolf Kjellen en 1904 qui en abrégait le titre ; la géopolitique connut son premier développement dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres sous l'impulsion de Karl Haushofer créateur du *Zeitschrift für Geopolitik*, mais l'emploi dévoyé de ce terme par les nazis en a fait disparaître pour longtemps l'usage ; en France, alors que dans l'entre-deux-guerres l'influence du géographe Emmanuel de Martonne eut pour conséquence de faire triompher une géographie académique dépourvue d'analyse politique, une nouvelle école de géopolitique s'est affirmée à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

² Y. Lacoste, « La géographie, la géopolitique et le raisonnement géographique », *Hérodote*, 146-147, 2012/3, p. 27.